



Photo ASL

Après papa Gabet, ancienne gloire, Stéphane Chapuisat est devenu la coqueluche du football suisse

Chapuisat fils

VOLET 3 A 22 ans, Stéphane Chapuisat s'est fait un prénom en Suisse et un nom en Allemagne.

Tel père, tel fils? Nuances. Gabet jouait derrière et Stéphane joue devant. Papa est un athlète plutôt massif et parfois rugueux, son fils est du genre nerveux et longiligne.

Bien sûr, l'un n'est pas l'autre. Il n'en reste pas moins vrai que Stéphane Chapuisat, la coqueluche du football helvétique qui brille de mille feux en Allemagne, sous le maillot de Borussia Dortmund, représente l'exemple type du fils marchant, ou plutôt shootant dans les traces paternelles. Un élément toutefois le transforme presque en prodige dans le monde du football: sa carrière fulgurante.

Si l'on comparait le foot à la guerre (n'est-ce pas un peu ça?), Stéphane reprendrait le flambeau des mains du général Gabet, son père, dans une espèce d'armée dynastique, après avoir suivi la dure école qu'exigeait le vieux chef. Songez qu'à tout juste 22 ans, avec près de vingt sélections en équipe nationale, Stéphane Chapuisat peut faire valoir un palmarès qu'enverraient plus d'un vieux briscard. Seul joueur helvétique avec Turkilmaz à fouler du gazon étranger, il est en train d'imposer sa classe en Allemagne, dans un championnat réputé comme l'un des plus exigeants du monde.

Le *Bild* n'en revient pas de ce jeune Suisse «capable de dribbler deux joueurs dans une cabine téléphonique» et *Kicker* se pâme devant ce phénomène «au bénéfice d'une technique comparable à une horloge de précision helvétique». Pas de doute: Gabet fils s'impose.

En Suisse, son nom n'était plus à faire après que Pierre-Albert, dit Gabet, eut contribué aux beaux jours du Lausanne-Sports et du FC Zurich, se payant de surcroît une parenthèse d'une année en France. Une année,

c'est peu. Le retour au bercail signifie une manière d'échec. Le fils aurait-il déjà surpassé son père? «C'est clair, dit-il, que je fais un très bon début de carrière. Mais il faut durer. Mon père a joué pendant quinze ans au plus haut niveau.»

Exemple paternel

Stéphane Chapuisat n'a pas attrapé la grosse tête. Conscient que la gloire sportive figure parmi les plus éphémères, il admire chez son père, aujourd'hui entraîneur, la constance et l'endurance.

Rien de plus vénérable que la durée dans ce milieu où le moindre relâchement, une vilaine blessure, suffisent souvent à précipiter d'un jour à l'autre les stars du ballon rond à la trappe. Chapuisat fils, par exemple, a déjà subi une opération du genou. «J'ai bien récupéré, rassure-t-il, mais cela m'a fait prendre conscience de l'extrême fragilité d'une carrière de footballeur.»

Difficile de tirer de ce jeune homme autre chose que des formules toutes faites quand on voudrait l'emmener hors de la planète foot. Du moment que la réussite est au rendez-vous, Stéphane fonce sans se poser trop de questions. S'il reconnaît l'influence déterminante de son père, il se contente le plus souvent de formules générales: «Tous les pères souhaitent la réussite de leur fils.» Ou encore: «Tous les fils admirent leur père.» Stimulé par l'exemple paternel, il s'est mis à taper dans le ballon dès l'âge de 7 ans, au Red Star de Zurich. A cette époque, papa tenait le poste de libero (arrière libre) au FC Zurich, alors l'une des meilleures équipes du pays.

Stéphane a suivi une bonne partie de sa scolarité dans cette ville: on le dit plus disert en allemand que dans sa langue maternelle. «Je peux dire que mon père a joué un rôle très im-



Sous le maillot de l'équipe nationale aussi bien qu'à Dortmund, c'est la classe à l'état pur. Photo Felix Widler

portant dans ma formation. Il m'a transmis une passion et m'a aidé à trouver mon chemin.» En poussant coûte que coûte son fils comme au-delà de lui-même? «Non. C'est moi qui ai toujours décidé en dernier ressort. Il m'a simplement stimulé.»

Chapuisat junior n'a que 16 ans quand son père le pousse à Malley, un club de Ligue B (deuxième division). Dure école pour un adolescent: le foot devient presque un métier. Il le devient tout à fait au Lausanne-Sports, que Stéphane quitte en pleine saison pour franchir le Rhin. Son transfert (à Uerdingen) fait jaser. On murmure que Stéphane serait «manipulé» par papa Gabet. «Quand cette possibilité s'est présentée, corrige Stéphane, mon père m'a conseillé de le faire, de surmonter mes hésitations. J'ai décidé moi-même, après avoir tout pesé.»

Pas de complexe

Sans doute n'a-t-il pas à le regretter. Aujourd'hui, prêté pour 350 000 francs à Borussia Dortmund, Chapuisat fils s'est affranchi de toutes les mauvaises langues et de toute comparaison footballistique avec son turbulent et talentueux pa-

pa. C'est Chapuisat la classe, un point c'est tout. Pris par le football, ce jeune homme n'a pas achevé sa dernière année d'apprentissage d'employé de commerce. «Quand on est jeune, on pense peu à l'avenir. Mais je suis heureux. Le foot est une passion, un métier de rêve. Il est certain que je me suis construit par rapport à mon père, mais je ne nourris aucun complexe. Si j'ai un enfant, il fera ce qu'il voudra. Il ne me viendrait pas à l'idée de le pousser dans la même voie que moi s'il n'est pas doué pour ça.»

Quand on lui demande ce qu'il aime à part le foot, il répond: ma petite amie, le tennis, les promenades avec mon chien et les films vidéo. Il parle d'une voix frêle et monocorde, presque timide. Gentil tout plein. Derrière nous, des journalistes attendent leur tour de questions. Stéphane Chapuisat me regarde, un peu désarçonné: «Je n'ai pas l'habitude de ce genre de questions, mais c'est très bien. Ça me change un peu.»

Place aux collègues sportifs qui piétinent d'impatience...

Jean-Bernard Vuillème

PROCHAIN VOLET

La fille de Cendrars